

## Book Reviews/Comptes rendus

**MICHEL FREITAG avec la collaboration de YVNES BONNY, *L'oubli de la société. Pour une théorie critique de la postmodernité.* Saint-Nicolas et Rennes: Les Presses de l'Université Laval et Les Presses Universitaires de Rennes. 2002, 433 p., 35 \$.**

Michel Freitag est bien connu des milieux sociologiques et philosophiques en raison de la qualité de ses nombreuses publications qui comprennent notamment *Dialectique et société* (Lausanne/Montréal, L'Âge d'homme/Saint-Martin, 1986) et *Le naufrage de l'université et autres essais d'épistémologie politique* (Paris/Québec, La Découverte/Nuit Blanche, 1995). Freitag poursuit son analyse des transformations sociales en développant une perspective ontologique à travers laquelle il ne se contente pas simplement d'expliquer les mécanismes qui gouvernent les situations politiques ou économiques particulières, mais où il tente aussi de retrouver l'origine des mutations sociétales enfouie dans notre tradition occidentale.

Le titre du livre annonce déjà ses prétentions ontologiques en reprenant à nouveaux frais la toute première ligne de *Être et temps* où Heidegger affirme: «La question de l'être est aujourd'hui tombée dans l'oubli<sup>1/4</sup>.» La radicalité du projet de Freitag vise ainsi à sauver de l'oubli postmoderne l'essence fondamentale de la société. D'où la nécessité, comme l'annonce cette fois le sous-titre de l'ouvrage, d'établir une «théorie critique de la postmodernité.» Si la perspective de Freitag est ontologique, son questionnement cherche aussi à rendre compte de conditions sociétales bien concrètes en demandant: comment dépasser notre contemporanéité politico-économique fondée sur l'individualisme et l'hégémonie néolibérale? Ce qui revient aussi pour Freitag à poser la question suivante: comment reconquérir un sens de la normativité pour l'agir social?

Cet ouvrage, comme d'ailleurs toute l'œuvre de Freitag, s'inscrit dans une tradition typiquement européenne de réflexion en délaissant l'enquête quantitative à la faveur d'une approche spéculative nourrie par une érudition hors du commun où les interlocuteurs privilégiés vont des Grecs jusqu'à Arendt et Hans Jonas en passant par Kant, Hegel, Habermas, Luhmann, Simmel et Weber. Les cinq chapitres forment une unité de pensée tout en conservant une certaine indépendance entre eux. Les textes sont issus de différents articles publiés par l'auteur au cours des vingt dernières années et présentés dans une version modifiée et augmentée.

Le premier chapitre intitulé "Pour une théorie critique de la postmodernité" constitue la section la plus volumineuse en plus d'établir un fondement théorique sur lequel s'appuient les autres sections du livre dans lesquelles sont abordés les thèmes de la culture, l'identité, l'économie et la technique. Freitag se donne pour tâche d'analyser les transitions entre les différentes formes de réalités sociétales en appliquant la méthode idéal-typique héritée de Weber. L'auteur souhaite ainsi définir les caractéristiques essentielles des univers socio-historiques en accordant une attention particulière à la mutation postmoderne de la société. Les trois idéaux-types étudiés sous différents angles tout au long du livre sont ceux de la prémodernité, de la modernité et de la postmodernité. Les sociétés prémodernes ont développé un discours cosmologique et religieux qui suppose un ordre naturel préexistant en assurant une profonde unité de sens; les sociétés modernes rejettent toute transcendance extérieure et institutionnalisent le pouvoir; les sociétés postmodernes se désolidarisent quant à elles de la nature et de la culture commune (c'est l'étape de la désymbolisation du monde) en s'en remettant à la création artificielle des normes de l'agir décidées par les lois du marché et l'essor des technologies désormais chargés de gérer et de réguler la société (p. 83 et 315). Il est de notre responsabilité, soutient Freitag, de surmonter cette aliénation postmoderne pour retrouver un monde commun du sens, c'est-à-dire une «capacité d'orientation normative globale» (p. 120). La question normative devient la «question ontologique fondamentale» (p. 415).

Sans nier la profondeur évidente des analyses de Freitag, nous aimerions simplement nourrir le débat en interrogeant les fondements de ce type de critique de la postmodernité commune, entre autres, à Freitag et à Habermas (en soulignant toutefois que la perspective ontologique adoptée par Freitag demeure en partie incompatible avec la politique délibérative défendue par Habermas - cf. p. 49 et 119). La définition de notre époque par les modalités de la perte du sens, de l'errance et du nomadisme généralisé (p. 73), elles-mêmes «symptomatiques» de notre actualité (p. 162), est devenue un lieu commun. Mais ces signes du temps ne contiennent-ils pas aussi des possibilités d'existence favorables à de nouvelles rencontres et à une nouvelle manière de vivre ensemble qui soit en mesure de contourner les excès liés à l'individualisme néo-libéral?

En ce sens, certains penseurs (Althusser, Deleuze, Negri, etc.) en sont venus à interroger l'immanence de la norme développée par Spinoza. À la question «Que faire?», Freitag offre une réponse qui peut laisser le lecteur sur son appétit: il s'agirait de devenir responsable en adoptant une position moderne et critique pour retrouver un sens unitaire prémoderne. Mais cette position semble regarder davantage en arrière qu'elle ne se projette vers l'avant en nourrissant une certaine forme, très heideggerienne, de nostalgie. Ceci dit, l'ouvrage de Freitag est fort stimulant pour la pensée. Il s'adresse toutefois à des lecteurs qui possèdent déjà des connaissances sociologiques et philosophiques. Le livre est agrémenté d'une excellente introduction à l'œuvre de Freitag rédigée par Yves Bonny, une liste des publications de Freitag et une bonne bibliographie générale.

**Alain Beaulieu** *Université de Montréal*

© Canadian Sociological Association/La Société canadienne de sociologie